

Caroline Guiela Nguyen

LACRIMA



24 sept – 4 oct. 2024


Théâtre national
de Strasbourg

À l'approche de son mariage, la Princesse d'Angleterre passe commande d'une robe à la prestigieuse maison de haute couture française Beliana. Pendant plusieurs mois, une trentaine de femmes et d'hommes soumis-es à de strictes clauses de confidentialité vont travailler dans l'atelier parisien, mais aussi à Alençon pour la confection des dentelles et Mumbai en Inde pour les broderies. Penchés autour de l'extraordinaire ouvrage, les corps sont sous pression et les secrets les mieux scellés refont surface. Caroline Guiela Nguyen raconte dans un grand récit choral ces ouvrières et ouvriers de l'ombre, ces couturières, modélistes, brodeurs au savoir-faire exceptionnel, au moment où leur vie va basculer.

[TA] ஆங்கிலேய பட்டத்து இளவரசி ஒருவர், அவரது திருமணம் நெருங்கும் போது, புகழ்பெற்ற பிரபல பிரெஞ்சு உயரிய ஆடை தயாரிக்கும் வீடான (high fashion house) பெலியானாவிடம் (Beliana) தன் கல்யாண ஆடையை செய்துதரும்படி ஆர்டர் செய்கிறார். பல மாதங்களாக, கடுமையான ரகசியத்தன்மை விதிகளுக்கு உட்பட்ட சுமார் முப்பது ஆண்களும் பெண்களும் பாரிஸில் உள்ள பணிமனையில் பணிபுரிகிறார்கள், ஆனால் அதே சமயம் லேஸ் வேலைப்பாடுகளை அலோன்சோன் பணிமனையிலும் சரிகை மற்றும் நூல் வேலைகளை (எம்பிராய்டரையை) இந்தியாவில், மும்பையில் தயாரிக்கின்றனர். இந்த அசாதாரண வேலையைச் சுற்றி குனிந்த உடல்கள் அழுத்தத்தில் உள்ளன மற்றும் ஆழமாக புதைத்து சீல் செய்யப்பட்ட இரகசியங்கள் மீண்டும் வெளிவருகின்றன.

Spectacle en français, avec des scènes en langue des signes, tamoul, anglais

[Texte et mise en scène]
Caroline Guiela Nguyen

[Traduction en LSF, anglais, tamoul]
Nadia Bourgeois, Carl Holland, Rajarajeswari
Parisot

[Avec]
Dan Artus, Dinah Bellity, Natasha Cashman,
Charles Vinoth Irudhayaraj, Anaele
Jan Kerguistel, Maud Le Grevellec, Liliane
Lipau et Michèle Goddet (en alternance), Nanii,
Rajarajeswari Parisot, Vasanth Selvam

[En vidéo]
Nadia Bourgeois, Charles Schera, Fleur Sulmont
[Et les voix de]
Louise Marcia Blévins, Béatrice Dedieu,
David Geselson, Kathy Packianathan, Jessica
Savage-Hanford

[Collaboration artistique] Paola Secret
[Scénographie] Alice Duchange [Costumes et
pièces couture] Benjamin Moreau [Lumière]
Mathilde Chamoux, Jérémie Papin [Son]
Antoine Richard [Collaboration au son] Thibaut
Farineau [Musiques originales] Jean -Baptiste
Cognet, Teddy Gauliat-Pitois, Antoine Richard
[Vidéo] Jérémie Scheidler [Motion design]
Marina Masquelier [Coiffures, postiches et
maquillage] Émilie Vuez [Casting] Lola Diane
[Surtitrage] Panthéa [Musiques enregistrées]
Quatuor Adastra – quatuor à cordes [Stagiaires
en dramaturgie] Louison Ryser, Tristan Schinz
(élèves de l'École du TnS, Groupe 48) [Stagiaire en
mise en scène] Iris Baldoureaux-Fredon [Stagiaire
en son] Ella Bellone [Assistanat à la dramaturgie]
Hugo Soubise [Consultation artistique] Juliette
Alexandre, Noémie de Lapparent

Le décor, les costumes et les broderies sont réalisés par les ateliers du TnS.

Le texte est publié aux éditions Actes Sud, 2024.

Production Théâtre national de
Strasbourg

Coproduction Festival
TransAmériques de Montréal
(Canada) ; La Comédie - Centre
dramatique national de Reims ;
Points communs - Nouvelle scène
nationale de Cergy-Pontoise ;
Théâtres de la Ville du Luxembourg ;
Centro Dramático Nacional de
Madrid (Espagne) ; Piccolo Teatro
di Milano - Teatro d'Europa (Italie) ;
Wiener Festwochen | Freie Republik
Wien, Vienne (Autriche) ; Théâtre de
Liège (Belgique) ; Théâtre national
de Bretagne - Centre dramatique
national ; Festival d'Avignon ;
Les Hommes Approximatifs

Avec le concours de l'Odéon -
Théâtre de l'Europe, Théâtre Ouvert
- Centre national des dramaturgies
contemporaines (CNDC), Maison
Jacques Copeau, Musée des Beaux-
arts et de la Dentelle d'Alençon,
l'Atelier-Conservatoire National du
Point d'Alençon, l'Institut Français de
New Delhi et l'Alliance française de
Mumbai

Le dispositif d'accessibilité du
spectacle est développé par Panthéa,
en partenariat avec TANDEM scène
nationale, dans le cadre du projet
«panthea.live Chrysalide», avec
le soutien et la complicité du
Théâtre national de Strasbourg.

Opération soutenue par l'État dans
le cadre du dispositif « Expérience
augmentée du spectacle vivant »
de la filière des industries culturelles
et créatives (ICC) de France 2030,
opéré par la Caisse des Dépôts.

Création le 30 mai 2024 au Wiener
Festwochen | Freie Republik Wien

Avant-premières du 14 au 18 mai 2024
au Théâtre national de Strasbourg

Première en France, du 1^{er} au 11 juillet
2024 au Festival d'Avignon

Durée 2h55
Tous les jours à 20h sauf sam. 28
à 18h
Relâche dim. 29

***“C’est l’histoire
donc d’une princesse
qui veut la plus belle
robe de mariée
et il y a un délai
de huit mois
seulement
pour la réaliser.”***

— Entretien avec Caroline Guiela Nguyen

Tu répètes actuellement *LACRIMA*, qui sera ta première création au TNS. Peux-tu parler de ton intuition de départ et de la manière dont elle a évolué au fil du temps ?

J'ai pensé à la robe de mariage de Lady Di ! Je n'en avais pas un souvenir précis – je venais de naître mais ma mère m'en avait parlé –, en faisant des recherches, j'ai découvert tout ce qui avait été mis en place pour sceller le secret autour de la fabrication de cette robe. Et mon intuition depuis le départ était que je voulais parler du secret. J'ai découvert parallèlement le travail de Rieko Koga, une artiste qui coud des phrases à la main sur des tissus. J'ai été frappée par une de ses œuvres, où elle a cousu sur du lin : « Selon une vieille croyance japonaise que je partage toujours, les points de couture ont un pouvoir magique. Les vêtements que me faisait ma mère quand j'étais petite fille me couvraient toujours de son grand amour. Et leurs points de couture sur leur dos me protégeaient de l'angoisse et de la peur. » De fil en aiguille – j'emploie des termes de couture – je suis arrivée à ce qui peut presque s'apparenter à l'univers du conte : et si tous les personnages étaient reliés à l'histoire de la fabrication d'une robe ? J'étais même allée plus loin en me disant que le sujet serait : on va découvrir comment toute personne entrée en contact avec cette robe sera, en quelque sorte, touchée par une malédiction.

Aujourd'hui j'ai l'impression que tout m'a guidée vers la couture et plus tard la haute couture qui est vraiment un monde du secret. À partir de là, je pouvais construire mon récit – ou plutôt mes récits car je travaille toujours à une choralité, une pluralité d'histoires qui vont venir s'imbriquer et résonner entre elles. Le lieu s'est imposé : l'univers d'un atelier.

C'est l'histoire donc d'une princesse qui veut la plus belle robe de mariée et il y a un délai de huit mois seulement pour la réaliser.

Le lieu est toujours un premier ancrage dans ton écriture. Ici, comment l'idée d'atelier s'est-elle déclinée au fil de tes découvertes et rencontres ?

Dans ce monde de la haute couture, j'avais imaginé un premier atelier, situé au cœur de Paris. J'ai passé du temps à rencontrer des modélistes, des patronniers... des personnes exerçant les divers métiers de ce monde de la haute couture. Ensuite, l'idée de la présence d'un voile m'a menée vers la dentelle d'Alençon. J'ai passé du temps sur place, à la rencontre des dentellières, j'ai parlé avec elles ainsi qu'avec Johanna Mauboussin, la conservatrice et directrice du musée des Beaux-arts et de la Dentelle. À nouveau, la question du secret s'imposait. La dentelle d'Alençon relevait d'une forme de secret industriel.

Puis je suis arrivée en Inde : les broderies sont réalisées là-bas. Je me suis donc rendue dans les ateliers à Mumbai et ce séjour a donné lieu à un coup de théâtre dans mon écriture : je voulais jusque-là tout centrer

sur des parcours de femmes. Or, les broderies sont réalisées par des hommes musulmans, c'est un métier qui se transmet de père en fils et les brodeurs indiens sont les meilleurs au monde. Ils sont porteurs d'un savoir-faire inégalé et c'est leur travail que l'on voit sur les plus belles réalisations des défilés de haute couture. Je me suis dit : je ne peux pas tourner le dos à ce sujet.

De là est née l'idée d'un lieu qui se transformerait pour représenter trois ateliers tour à tour : à Paris où la robe se fabrique, à Alençon pour la dentelle et à Mumbai pour la broderie. J'aimais l'idée de cette géographie multiple pour parler d'un monde contemporain qui se dessine au travers des sujets de la violence et du secret.

Ce secret dont tu parles fait même l'objet de contrats de confidentialité, et on a du mal à imaginer qu'énormément de gens travaillent sans jamais savoir à quoi au juste...

La haute couture est un monde fascinant : on part de l'idée d'un styliste et autour, il y a une très haute technicité à laquelle on n'a pas accès. À Mumbai aussi, on retrouve la culture du secret. Pour accéder aux ateliers, il faut déposer son téléphone à l'entrée et on ne peut jamais savoir pour quelles marques les brodeurs sont en train de travailler. Leur poser des questions est interdit, ainsi bien sûr que prendre des photos... Je m'y suis rendue peu de temps avant la Fashion Week et les ateliers étaient à flux tendu. Ces événements qui ont lieu à Milan, Paris ou New York se répercutent à Mumbai de façon phénoménale. On est loin d'imaginer les brodeurs qui vivent à des milliers de kilomètres de ces défilés...

Dans *LACRIMA*, il est question de ce savoir-faire des Indiens dont l'Europe profite, les pays riches qui en bénéficient. Bien sûr, beaucoup d'Indiens vivent de ce travail. Alors comment être dans un rapport juste, éthique ? Peut-on améliorer les conditions de travail sans être dans un rapport post-colonial, sans imposer des mesures sorties d'un bureau d'études européen pour être appliquées sans discussion et sans échange avec les entreprises indiennes et les gens qui y travaillent ? Avec les réseaux sociaux, les nouvelles peuvent se répandre à très grande vitesse, il y a donc la peur que quelque chose se passe dans les ateliers indiens et puisse entacher leur image. Alors, il y a cette course récente à la « transparence totale » qui côtoie l'univers du secret existant depuis des dizaines d'années.

J'ai rencontré Maximiliano Modesti, qui a fondé les ateliers 2M à Mumbai. Il habite en Inde et milite pour les conditions de travail et la reconnaissance du métier de brodeur à sa juste valeur. Il a un rapport très politique et éthique au métier et les brodeurs artisans qu'il emploie travaillent pour les plus grands noms de la mode. Il me disait que fut un temps, le fait que les broderies étaient réalisées en Inde et par des hommes était totalement tu.



© Jean-Louis Fernandez

La question de la transmission des savoir-faire est aussi centrale, notamment pour le métier de dentellière. Ce sujet est-il né de ta rencontre avec les dentellières d'Alençon ?

Tout à fait, elles m'en ont beaucoup parlé parce que c'est un métier qui pourrait disparaître. Elles ont pleuré de joie quand une jeune femme – Amandine – s'est jointe à elles pour devenir dentellière. Amandine faisait des études de médecine, elle est allée un jour visiter le musée de la Dentelle et est tombée amoureuse de ce travail. Elle est devenue dentellière à 25 ans. Tout à coup, son arrivée a redonné la possibilité à cet art de vivre vingt ou trente ans de plus. Les autres sont plus âgées et avec les problèmes de vue ou de douleurs articulaires, elles ne peuvent pas continuer à travailler jusqu'à 75 ans. C'est un métier qui était voué à disparaître dans dix ans et, Amandine reprenant le flambeau, il va pouvoir se prolonger et peut-être se transmettre par la suite.

Nous avons évoqué le secret professionnel, mais tu as aussi développé des trames de secrets familiaux, ou liés à la sphère intime...

Je ne vais pas *spoiler* ici le parcours du personnage de Thérèse, mais c'est une question qui revient de manière récurrente : la façon dont des femmes ont été gardiennes du temple du secret et/ou du silence. Alors qu'elles-mêmes ont été soit victimes soit témoins d'une violence qui s'est exercée dans la famille, le secret et le silence étaient une donnée non seulement intégrée en elles mais qu'elles ont ensuite transmise en héritage.

Tu fais le choix de travailler par sessions : des périodes de répétitions entrecoupées de périodes d'arrêt pour l'équipe. En quoi cette méthode de travail est-elle importante pour toi en tant qu'auteurice ?

Je travaille comme ça depuis SAIGON. J'arrive à chaque début de session avec des séquences écrites, que j'essaye au plateau et que je retravaille ensuite. Cela me permet de passer du temps à rencontrer les comédiennes et comédiens. Dans mes spectacles, il y a toujours plusieurs langages, plusieurs langues, et je veux pouvoir saisir les particularités de chaque interprète : que ce soit les différents parlers en français ou l'anglais parlé par un Indien, ou l'anglais de Londres, ou le Tamoul... Je veux pouvoir frotter mon écriture aux parlers des comédiens, c'est important et cela se fait dans la durée.

J'ai des pistes fictionnelles en tête, que je mets à l'épreuve du plateau. Parfois, je me dis : c'était purement de l'idée, mais cela « ne joue pas ». Je dois alors abandonner ces pistes.

C'est ainsi que des pistes fictionnelles surgissent et d'autres disparaissent parce qu'elles ne s'imposent pas au plateau. J'ai besoin de temps entre les sessions pour y réfléchir et repartir en écriture.

Il y a une autre réalité très concrète. Dans *LACRIMA* comme dans mes autres spectacles, il y a des comédiens professionnels et d'autres qui ne le sont pas. On ne peut pas être dans un modèle « classique » de répétitions : se retrouver deux mois avant la première et répéter en continu pour faire naître le spectacle.

Pour les personnes qui n'ont jamais joué, il y a une acclimatation nécessaire. Ne serait-ce que pour partir de chez eux et se retrouver dans un théâtre à longueur de journée. Il y a un rythme organique à prendre et les allers/retours permettent cela. Il faut aussi que le travail puisse mûrir entre deux sessions. De plus, pour ces personnes comme pour moi, se rencontrer vraiment est important et prend du temps. Par exemple, j'ai rencontré Liliane en juin 2023 et nous allons créer le spectacle en mai 2024. On se connaît et elle a fait la connaissance de l'équipe pendant toute cette période – et du TNS, à la fois le lieu et les gens qui y travaillent. Ce n'est pas du tout la même chose que si elle et toute l'équipe avaient débarqué en mars 2024. Les actrices et acteurs ont entre 18 et 82 ans, il y a vraiment des gens de tous âges, de tous horizons. Comment se rencontrer vraiment ? On ne peut pas tirer sur une plante pour qu'elle pousse plus vite.

En tant qu'autrice, faire entrer des personnes dans mon écriture est un chemin et pour les personnes qui font du théâtre pour la première fois, il y a cette nécessité de construire dans la durée.

Dans *LACRIMA*, des actrices et acteurs jouent plusieurs rôles. Est-ce la première fois dans ton travail ?

Oui, je ne l'avais jamais fait. J'ai une telle obsession pour la croyance en les personnages ; le fait qu'un comédien puisse jouer deux rôles m'était impossible. En même temps, j'avais conscience que cela me limitait en matière de fiction : je ne pouvais pas faire venir un personnage pour une seule scène. Donc, j'ai décidé de le faire pour la première fois dans *LACRIMA*. J'avais envie de remettre en question cet aspect de mon travail et j'avais besoin de cette liberté d'écriture.

Ce qui a changé aussi, c'est la scénographie : elle est moins réaliste que ne l'étaient les précédentes. Il y a plusieurs lieux en un, les coulisses sont en partie apparentes. Il y a une théâtralité de l'espace assumée.

Je ne savais pas si cela allait fonctionner, on se disait que dès la semaine suivante, on allait peut-être revenir au fait d'attribuer un seul personnage par interprète. Mais force est de constater que ça marche et que je prends un réel plaisir avec cette nouveauté. C'est un fonctionnement joyeux et je suis heureuse comme jamais car j'adore la liberté d'écriture qui s'est ouverte à moi.

Même les comédiens non professionnels jouent plusieurs rôles. Cela change le regard : avant, le public pouvait penser que la personne incarnait sur le plateau ce qu'elle est dans la vie. Alors que ça n'a jamais été le cas : chaque personne joue un personnage fictif avec un nom, un costume, une histoire qui n'est pas du tout la sienne. Même quand la personne n'est pas professionnelle, c'est vraiment un travail d'interprétation. Le fait de jouer plusieurs rôles vient affirmer cette relation à la fiction.

Peux-tu parler de la place de la vidéo ? Sa présence te permet aussi de faire intervenir d'autres personnages et, comme tu le disais, elle fait partie de la scénographie qui n'est pas un espace reconstitué de manière réaliste...

Dès les premières discussions avec l'équipe, j'ai évoqué le principe du *split-screen* [écran divisé en plusieurs parties, dans lesquelles sont projetées des images différentes]. C'est un procédé génial qui permet de montrer plusieurs situations en simultané : que se passe-t-il pendant ce temps ? Il a beaucoup été utilisé dans la série *24 Heures chrono* [créée par Joel Surnow et Robert Cochran] : on voit le personnage de Jack Bauer dans une action et l'écran se divise pour qu'on découvre tout ce qu'il se passe en même temps dans d'autres lieux. Dans *LACRIMA*, j'ai envie que l'on puisse aller vers cette forme de narration : « et pendant ce temps, à Mumbai », « et pendant ce temps, à Alençon » ou « et pendant ce temps, à Paris »... Cela permet de faire exister le côté « mission impossible » de la réalisation de la robe. On joue avec cet univers *mainstream*.

À part l'inspiration de la robe de Lady Di, as-tu pensé à une princesse en particulier ?

La princesse de *LACRIMA* n'existe pas dans la réalité. À un moment, je m'étais dit que je pourrais raconter la fausse histoire de la robe de Meghan Markle... Mais finalement, la ligne narrative tient sans que l'on ait besoin de rattacher l'histoire à une figure connue, identifiée.

Au début, j'en avais fait un personnage plutôt antipathique, mais je me suis calmée. Par exemple, je n'ai pas une passion pour Lady Di... mais il y a une chose qui me touche : c'est que c'est un personnage populaire.

Je savais aussi que le sujet de la couture, au-delà de celui de la haute couture, touchait toutes les personnes de l'équipe. Comme la nourriture dans *SAIGON*, la couture est un sujet qui rassemble. Que ce soient Dinah, Liliane, Vasanth, Anaele, Vinoth, Nanii – c'est-à-dire des gens vraiment très différents. Il y a un rapport affectif à la couture, parfois tout simplement parce que des gens ont pu voir leur mère coudre quand ils étaient enfants.



Ce sujet de la couture a-t-il fait naître des discussions sur les différents métiers avec Benjamin Moreau, qui crée les costumes, avec Pauline Zurini, qui est responsable de l'atelier couture et habillement au TNS, et avec l'équipe de l'atelier ?

Absolument. D'abord, les costumes vont être réalisés par l'atelier couture du TNS dirigé par Pauline Zurini et qui, avec son équipe, a des savoir-faire importants. Et c'est l'endroit où nous avons fait nos premières sessions de répétitions. Benjamin parlait des étapes de réalisation de la robe. Il me demandait : quel genre de robe imagines-tu ? On en parlait et il me faisait des dessins. Et j'ai passé du temps à assimiler le vocabulaire des métiers. C'est obsessionnel chez moi : j'ai toujours l'impression de ne pas en savoir assez ; si je m'écoutais, je pourrais y passer des années et faire un DMA costumier ! [DMA : Diplôme des Métiers d'Art] Quand j'ai travaillé sur l'adoption internationale [pour le spectacle *KINDHEITSARCHIVE*, créé en 2022 avec la troupe de la Schaubühne à Berlin, où Caroline Guiela Nguyen était artiste associée], j'avais passé un an dans les structures liées à l'adoption et j'aurais pu continuer indéfiniment... Je trouve que la vie et la réalité des gens dans leur métier est une source inépuisable. Mais à un moment, il faut que j'admette que je n'en verrai pas le bout et qu'en revanche, j'ai suffisamment d'outils pour partir dans mon imaginaire et écrire.

Entretien réalisé par Fanny Mentré le 26 février 2024 au TnS, quelques semaines avant la création du spectacle



© Jean-Louis Fernandez

À taaaable! avant *LACRIMA*

Judi 26 sept. 19h 7^e Ciel 7 place de la République

À taaaable! c'est un nouveau moment auquel on vous invite pour un échange 1h avant le début de la représentation. Sous les nuages du 7^e Ciel, avec votre sandwich tiré du sac, on se parlera de l'histoire et des artistes que vous allez voir, de ce qui vous fait rêver au théâtre...
Rendez-vous le 26 septembre à 19h pour le tout premier À taaaable! avant *LACRIMA* de Caroline Guiela Nguyen.

On se dit tout avec Caroline Guiela Nguyen

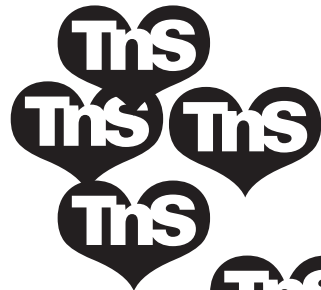
Samedi 28 sept. 14h30 7^e Ciel 7 place de la République

Encore un nouveau rendez-vous pensé pour vous avec les artistes de la saison. Les règles sont simples : on se retrouve avec les artistes du spectacle en cours, sans tabou, et on se dit tout. Que vous ayez vu le spectacle ou pas, venez poser vos questions et partager votre expérience de spectateur-ice. Pour participer c'est simple : chacun-e est le-a bienvenu-e, et on se dit tout!
On commence avec Caroline Guiela Nguyen! Vous êtes fascinés par l'univers de la mode et les coulisses de la haute couture? Vous avez binge-watché les six saisons de *The Crown* en une semaine? Vous avez été bouleversé après avoir entendu parler tamoul pour la première fois sur la scène du TnS? Venez rencontrer Caroline.



On part en tournée!

Reims, La Comédie, du 20 au 21 nov.
Milan (Italie), Piccolo Teatro di Milano, du 28 au 30 nov.
Lille, Théâtre du Nord, du 6 au 11 déc.
Douai, Tandem – Scène nationale, les 18 et 19 déc.
Paris, L'Odéon – Théâtre de l'Europe, du 7 janv. au 6 fév. 2025
Lyon, Les Célestins, du 13 au 21 fév. 2025
Rennes, Théâtre National de Bretagne, du 26 au 28 fév. 2025
Luxembourg, Théâtres de la Ville, les 14 et 15 mars 2025
Liège, Théâtre de Liège, les 20 et 21 mars 2025
Madrid (Espagne), Centro Dramático Nacional, du 28 au 30 mars 2025
Berlin, Schaubühne, du 5 au 6 avril 2025





© Jean-Louis Fernandez



(Ré)écoutez

Caroline Guiela Nguyen sur France Culture dans « Les Midis de Culture » « Avignon 2024 : faire effraction dans le réel avec Caroline Guiela Nguyen et Mohamed El Khatib », vendredi 12 juillet



**Et après, on voit
quoi au TnS ?**



Collectif FASP

Beretta 68

Du 8 au 18 oct. 2024 Salle Gignoux

Une création acérée et dangereuse qui interroge le droit à la violence des femmes et rappelle la puissance d'action du théâtre.

Kae Tempest Dorothee Munyaneza

Inconditionnelles

Du 5 au 15 nov. 2024 Salle Koltès

Une pièce bouleversante de Kae Tempest, qui nous emporte dans une histoire d'amour et d'amitié où pulse la possibilité d'être libre, d'être soi, sans condition.

Alice Laloy

Le Ring de Katharsy

Du 20 au 29 nov. 2024 Salle Koltès

Un « jeu vidéo artisanal » à grande échelle inventé par Alice Laloy pour une cheffe d'orchestre, deux chanteurs-acteurs, six circassiens et danseurs.